

**Matière: 'Houmach - Rubrique: Sefer Devarim - Paracha: Vayele'h, Ch. 31**

**Thème: L'absence de Dieu - Auteur: Eric Smilevitch**

**Titre: Pensée humaine et providence**



## Introduction



Notes de  
l'enseignant

Le chapitre décrivant la mise par écrit de la Tora est aussi celui où le Dieu provident, qui accompagnait les hébreux durant toutes leurs épreuves dans le désert, annonce qu'il les abandonnera. La disparition de Moïse semble sceller le sort des juifs, promis désormais à l'idolâtrie; et cette faute essentielle conduit à l'absence de Dieu et au retrait de sa providence:

"L'Eternel dit à Moïse: Tandis que tu reposeras avec tes pères, ce peuple se laissera débaucher par les divinités des peuples du pays où il va pénétrer; il m'abandonnera et il brisera l'alliance que j'ai conclue avec lui. Ce jour-là, ma colère s'enflammera contre lui, je les abandonnerai, je leur déroberai ma face, et il deviendra la pâture de chacun, et nombre de maux et d'angoisses viendront l'assaillir. Alors il se dira: En vérité, c'est parce que mon Dieu n'est plus au milieu de moi que je suis en butte à ces malheurs. Mais alors même, je persisterai, moi, à dérober ma face, à cause du grave méfait qu'il aura commis en se tournant vers des dieux étrangers." (V. 16-18)

On trouvera nos remarques liminaires sur ces versets dans la première partie de l'étude, portant principalement sur l'écriture de la Tora. Cette seconde partie est consacrée à l'analyse du "destin juif" qui paraît ici inexorable. La Tora n'envisage pas, en effet, un autre sort pour Israël que celui de l'exil et de l'abandon, renvoyant la délivrance à la fin des temps. Seuls le malheur et l'absence de Dieu sont au rendez-vous. C'est ce que nous essaierons de comprendre à travers les commentaires de Ralbag et Rambam, non sans avoir aussi interrogé au préalable la question décisive de l'idolâtrie.



## Analyse thématique

### 1. QUELLE IDOLATRIE?

Le dévoiement dans l'idolâtrie, l'exil et l'abandon qui lui sont consécutifs, composent ensemble les traits singuliers du destin juif. C'est le portrait du peuple d'Israël, déployé à travers les vicissitudes de son histoire, que la Tora dresse en de multiples occurrences, rappelant à la fois la cause de notre abandon et son inexorabilité. C'est précisément de cette connexion entre idolâtrie, exil et abandon que la Tora est appelée à témoigner, et qui fait la raison de sa mise par écrit:

"Quand j'aurai introduit ce peuple dans le pays (...) où ruissellent le lait et le miel, lorsque vivant dans l'abondance et gorgé de délices il s'adressera à des dieux étrangers, il les servira, m'irritera et rompra mon alliance (...) **le présent cantique portera témoignage devant lui** parce que je sais ce qu'aujourd'hui déjà son penchant

le porte à faire, avant même que je l'aie introduit dans la terre par moi promise! (V. 20-21)

"Je sais ... déjà". Le destin d'Israël est construit sur la base d'une certitude, dont ils sont les auteurs. A ce niveau aucun hasard n'intervient. C'est la nature du cœur humain qui fixe sa destinée, et sa nature est connue parce qu'elle s'est déjà amplement manifestée.

### רמב"ן דברים פרק לא פסוק כא

וטעם כי ידעתי את יצרו אשר הוא עשה היום: כטעם כי עתה ידעתי כי ירא אלוהים אתה (בראשית כב יב), שהיא הידיעה בפועל, כי הידיעה בעתיד ידיעה בכוח. ואם לא חטאו ישראל במדבר ולא נודע יצרו בפועל לא היה הגון שיעיד בהם שירה לומר הגלוי לפניו שתחטאו ואעידה בכם שתמצאנה אתכם רעות רבות וצרות כזה וכזה, אבל היה הראוי שיתן להם התורה בידיעה סתם, אם תאבו ושמעתם טוב הארץ תאכלו ואם תמאנו ומריתם חרב תאוכלו. אבל עתה שנודע גם להם יצרם הרע ולבם הזונה, יגיד להם כל הקורות אותם כעניין שנאמר (ישעיה מח ד-ה) מדעתי כי קשה אתה וגיד ברזל עורפך ומצחך נחושה ואגיד לך מאז בטרם תבוא השמעתך.

### Ramban

La formule "parce que je sais ce qu'aujourd'hui déjà son penchant le porte à faire" est à prendre dans le même sens que "maintenant je sais que tu crains Dieu (Genèse 22, 12), qui désigne un savoir actualisé, tandis que la connaissance du futur n'est qu'un savoir potentiel. Si les enfants d'Israël n'avaient pas fauté dans le désert et que leur penchant n'était pas déjà connu dans son actualité, il n'aurait pas été légitime que le cantique témoigne contre eux en certifiant qu'il est évident pour Dieu qu'ils fauteront, et qu'il les avertisse en détail des nombreux maux et malheurs qui les frapperont. Il aurait été plutôt légitime que la Tora leur offre un savoir non circonscrit sous la forme d'une alternative: "si vous consentez à m'obéir, vous jouirez des délices de la terre. Si vous refusez et vous montrez indociles, vous serez dévorés par le glaive" (Isaïe 1, 19-20). Mais désormais qu'ils connaissent eux aussi leur nature perverse et leur cœur superficiel, la Tora leur narre toutes leurs futures péripéties, selon les mots: "parce que je savais que tu es opiniâtre, que ta nuque est une barre de fer et que ton front est d'airain. D'avance donc je t'ai informé, instruit des événements non encore arrivés" (Ibid. 48, 4-5)

### Ramban

Moché ben Nahman, dit Nahmanide  
Né à Gérone (Espagne) en 1194, mort Israël en 1270. L'un des maîtres les plus éminents du judaïsme espagnol du 13ème siècle. Penseur, exégète, médecin et curieux des sciences profanes. Dans son commentaire sur la Torah, il suit le sens littéral, se réfère parfois au Midrash, et fait des allusions à des concepts kabbalistes.

Le dernier verset cité par Ramban s'achève sur ces mots: "pour que tu ne dises pas: mon idole les a accomplis, mes statues de pierre et de métal les ont ordonnés". Le témoignage de la Tora, qui requiert son écriture, est que cette destination originelle ne soit pas oubliée et remplacée par les explications à la mode de l'époque, en fonction des représentations et des modèles historiques en vigueur.

Cette certitude de l'avenir n'est pas uniquement une affaire de prophétie. Lorsque Moïse transmet à son tour la parole divine, il ne se contente pas de la citer: il la reprend à son compte. Il lui assigne pour raison sa propre expérience et fait de l'avenir une

simple conséquence du passé. Moïse ne se livre pas alors à des prédictions, il tire leçon de l'histoire et en fait ressortir l'évidence.

Au moment où il remet la Tora aux mains des pontifes afin qu'ils conservent son témoignage, il justifie son geste par l'assurance du dévoiement à venir de son peuple: "car je **connais** ton indocilité et ton caractère obstiné: si, moi vivant encore, étant avec vous à cette heure, vous vous êtes insurgés contre l'Éternel, que sera-ce après ma mort! (...) Car je **sais** qu'après ma mort vous irez dégénérent, etc. (V. 27-29)

La singularité du destin juif n'est pas une révélation, c'est un savoir. Il suffit de connaître les hommes, en les ayant vu agir et réagir au contact de la Tora, pour savoir avec certitude qu'ils se dévoieront. Certes, ils ne fauteront pas tous. Mais la majorité renoncera à suivre la voie du monothéisme, en se livrant à l'idolâtrie. Mais qu'est-ce que l'idolâtrie? Pour la plupart des européens du XXI<sup>ème</sup> siècle, la question paraît définitivement réglée: soit ils sont athées et ne reconnaissent aucun dieu; soit ils sont religieux et se rattachent à l'un des trois cultes monothéistes.

Puisque l'idolâtrie n'est plus apparente aujourd'hui et que chacun s'en juge quitte, on ne retient de ce portait de nos jours que le seul exil. Encore est-il désormais contrebalancé par l'existence de l'état d'Israël, sont certains assurent qu'il y a mis fin. Il ne reste plus qu'à dire que la Tora s'est trompée, ou qu'il s'agit uniquement d'histoire ancienne, ou encore que la malédiction du juif est brisée, etc. Chacun connaît les multiples variantes de la réponse qui consiste à se défausser des affirmations brutales de la Tora sur le compte d'Israël.

A moins que l'erreur soit de notre côté. Et qu'un manque de courage nous détourne d'analyser l'évidence mosaïque et d'en tirer les conséquences qui s'imposent. A titre propédeutique, faisons ici l'hypothèse que nous ne sommes pas innocents. Supposons que ce texte de la Tora parle bien de nous. Car, que sait-on de ce que la Tora nomme "idolâtrie"? Faut-il absolument se prosterner à quelques statues, adorer une image ou offrir des sacrifices sanglants aux démons, pour être un "païen"?

Vouer un culte à certaines représentations est-il aujourd'hui absolument saugrenu? S'il est vrai que nous sommes quittes des prosternations et des pratiques bizarres des idolâtres, est-ce parce que nous sommes délivrés des cérémonies imaginaires? Ou bien parce que celles-ci ont évolué de telle sorte que leur évidence ne nous abandonne jamais, et que nous ne les observons pas d'un point de vue rationnel?

Osons au moins quelques questions. Lorsqu'un être humain change de sexe, n'est-il pas en adoration devant l'image absolue d'un corps pour lequel il est prêt à tous les sacrifices? Est-il moins "grave" (ou "démentiel" ou "idolâtre") de démembrer une victime animale sur un autel de pierre, que son propre corps sur l'autel du moi idéal? Lorsque surgit une guerre nationale et que les hommes sont prêts à tuer ou à mourir pour la patrie, sans autre considération que le salut du peuple ou de leur âme, doit-on en inférer qu'ils agissent par calcul rationnel ou par passion religieuse? Après que les pays réputés "civilisés" aient vu défiler les guerres nationalistes, les führers de toute obédience, l'inféodation totale et dépourvue de toute critique aux systèmes de communication audio-visuels, les formes les plus saugrenues d'adulation médiatique, croit-on encore que l'idolâtrie requiert des "divinités" à la mode ancienne? De toute façon, jamais un païen n'a adoré des statues en tant que telles, il ne s'est jamais prosterné à des bouts de bois, de bronze ou de glaise. Ceux-ci ne servaient que de tremplins à son imagination, et d'intermédiaire commode pour se saisir d'une causalité absolue.

### Guide des Egarés 1, 36

Tu sais que tous ceux qui se livrent au culte des idoles ne les adorent pas dans ce sens qu'il n'existe pas de divinité en dehors d'elles; car jamais aucun homme des générations passées ne s'est imaginé, ni aucun homme des générations futures ne s'imaginera que la figure faite par lui de métal, de pierre, ou de bois, ait elle-même créé le ciel et la terre, et que ce soit elle qui les gouverne. Celle-ci, au contraire, n'est adorée que dans ce sens qu'elle est le symbole d'une chose qui est intermédiaire entre nous et Dieu, comme le dit clairement (l'Écriture): "Qui ne te craindrait pas, ô Roi des nations? ..." (Jérémie 10, 7); et ailleurs: "Et en tous lieux on présente de l'encens à mon nom..." (Malachie 1, 11), faisant allusion à ce qui, selon eux (les païens), est la cause première. Nous avons déjà exposé cela dans notre grand ouvrage, et c'est une chose que personne d'entre nos coreligionnaires ne conteste.

Dieu n'est que le nom de la cause que l'on sert. Et les représentations qu'on en donne ne sont pas seulement des exercices théoriques, mais des figurations pratiques qui gouvernent les mœurs de l'humanité et conditionnent son histoire. A chaque cause correspond un type humain, bien défini. Les hommes aiment parfois jouer de ces représentations et faire croire qu'ils n'en sont pas affectés. Mais d'un autre côté, chacun prend parti pour ou contre telle ou telle forme religieuses, politiques, etc. L'agnosticisme aussi est une "cause" que l'on sert, tant qu'elle contient à distance toute prétention métaphysique en l'invalidant à priori.

Il n'est pas d'homme qui n'ait son mot à dire en ce domaine, y compris pour affirmer que sa cause est de n'en pas avoir. Etant donné les conséquences reconnues de toute prise de position en cette matière, qui donne à l'existence concrète ses formes les plus essentielles et les plus immédiates, chacun devrait marquer ici un arrêt et interroger son choix. Chacun juge, cependant, et ne voit pas plus loin; cependant que l'erreur forcément existe et est lourde de conséquences.

#### Rambam

Rabbi Moché ben Maimon (1138 - 1204). Le plus grand codificateur du Talmud et l'un des plus grands penseurs du judaïsme, notamment à travers son "guide des égarés". S'il ne fait pas un commentaire systématique de la Torah, son œuvre est emplie de références aux versets bibliques. Il suit le sens littéral qui s'accorde avec la raison

**Guide des Egarés 1, 36**

Si les livres prophétiques ont si fortement insisté sur la question de l'idolâtrie, c'est uniquement parce qu'il s'agit d'une opinion fausse se rattachant à Dieu. Si quelqu'un croyait que Zéid est debout au moment où il est assis, sa déviation de la vérité ne serait pas aussi grave que la déviation de celui qui croirait (...) que la terre est plane, et d'autres choses semblables; la déviation de ce dernier ne serait pas comme la déviation de celui qui croirait que le soleil est (tiré de l'élément) du feu, ou que le ciel est un hémisphère, et d'autres choses semblables; la déviation de ce troisième ne serait pas comme la déviation de celui qui croirait que les anges mangent et boivent, et d'autres choses semblables; la déviation de ce quatrième ne serait pas comme la déviation de celui qui croirait qu'il faut adorer quelque autre chose que Dieu. Car à mesure que l'ignorance et la fausse croyance se rapportent à un objet plus grand, je veux dire, à celui qui occupe un rang plus important dans l'Être, elles ont plus de gravité que lorsqu'elles se rapportent à ce qui occupe un rang inférieur. Par "fausse croyance" je veux dire que l'on croit la chose à l'inverse de ce qu'elle est réellement; par "ignorance", je veux dire que l'on ignore ce qu'il est possible de connaître. L'ignorance de celui qui ignorerait la mesure du cône ou la sphéricité du soleil ne serait pas aussi grave que l'ignorance de celui qui ne saurait pas si Dieu existe ou si l'univers n'a pas de Dieu, et la fausse croyance de celui qui croirait que le cône forme la moitié du cylindre ou que le soleil est un disque ne serait pas aussi grave que la fausse croyance de celui qui croirait que Dieu est plus d'un.

Il est de fait qu'aujourd'hui rares sont ceux qui osent aborder ces questions et traiter des croyances humaines de façon réfléchie, en se pensant eux-mêmes concernés dans les replis les plus intimes de leur esprit. Cela n'empêche pas que le problème soit aussi fondamental qu'avant. Croit-on se tirer d'affaire en recommandant de ne rien croire? En admettant même que cela fût possible, ne risque-t-on pas l'erreur la plus grave, pire encore que celle que l'on croit éviter?

**Guide des Egarés 1, 36**

Quelle sera la condition de celui dont l'incrédulité se rapporte à l'essence même de Dieu, et dont la croyance est à l'inverse de ce qu'il (Dieu) est réellement, je veux dire, qui ne croit pas à son existence, ou qui le croit deux, ou qui le croit un corps, ou qui le croit sujet aux passions, ou qui lui attribue une imperfection quelconque? Un tel homme est indubitablement pire que celui qui adore une idole, en la considérant comme un intermédiaire, ou parce que, dans son opinion, elle est bienfaisante ou malfaisante.

## 2. LE VOILEMENT DE LA FACE

Mais si l'époque se dérobe à ces questions, si loin de scruter les causes que chacun sert publiquement ou secrètement, les hommes préfèrent s'en remettre au hasard, c'est peut-être pour une cause plus essentielle encore qu'une mauvaise volonté, quoique assez évidente. Et c'est peut-être ce que la Tora précisément annonce ici par la métaphore du Voilement de la Face et de l'Oubli. L'athéisme de notre époque, qui n'a rien à voir avec l'athéisme antique ou médiéval autrement virulent, est-il autre chose qu'un abandon et un repli face à ce que tous nomment "l'absence de Dieu"? Et en ce cas, il s'agit moins d'une erreur de décision que le résultat d'une dérive historique dont la Tora a esquissé ici le modèle.

En décrivant les ressorts de l'absence de Dieu, la Tora déborde son propre idéal de justice, distribuant rigoureusement récompenses et châtiments. Tous les grands penseurs du judaïsme se sont aperçus que la Tora donnait ici à voir un autre visage de l'histoire et de la providence. Comme si, dépassant ses propres règles, elle entérinait la possibilité d'un monde livré à lui-même, duquel toute justice divine fut absente.

Pour Ralbag (Rabi Lévi ben Gerchom, ou Gersonide) par exemple, les textes parlant du Voilement de la Face et de l'Oubli sont décisifs. Car ils établissent clairement qu'il existe deux sortes de châtimement: l'une consiste en une série ordonnée de punitions destinées à corriger l'homme ou la communauté qui sont encore justes; et l'autre en un retrait de la providence abandonnant individu et communauté devenus "mauvais" à leur sort, c'est-à-dire au hasard. Voici ce qu'il écrit dans le *Sefer Mil'hamot Hachem*:

### Sefer Mil'hamot Hachem (IV, 6)

Il semble que le mal providentiel envoyé au juste pour le corriger du vice dans lequel il commence à s'engager ne dure pas, et que, s'il persiste dans ce vice, la Providence s'écarte complètement de lui, puisqu'il n'est plus digne d'elle. Il en va de même pour la Providence qui s'exerce sur l'ensemble de la communauté d'Israël: lorsque cette communauté cesse d'être bonne, la Providence s'écarte d'elle et Dieu ne lui inflige plus de corrections pour ses perversions. Comme il est dit: "ce peuple se laissera débaucher par les divinités des peuples du pays où il va pénétrer; il m'abandonnera et il brisera l'alliance que j'ai conclue avec lui. Ce jour-là, ma colère s'enflammera contre lui, je les abandonnerai, je leur déroberai ma face, et il deviendra la pâture de chacun" (V. 16-17). Ce passage montre que lorsque le peuple se livre à l'idolâtrie, la Providence divine s'éloigne de lui. C'est un malheur semblable que le prophète annonce en disant: "Je ne punirai plus vos filles lorsqu'elles se prostitueront" (Osée 4, 14). Cela signifie que la Providence s'écartera des enfants d'Israël tant leur rébellion aura dépassé toute mesure: Dieu ne les corrigera plus et les abandonnera à leur sort.

### Ralbag

Rabi Lévi ben Gershom ou Gersonide, philosophe et commentateur juif du sud de la France (né en Provence en 1288 - mort le 20 avril 1344). Réputé pour ses commentaires bibliques, il était également mathématicien, astronome, philosophe et médecin. Ses deux œuvres majeures sont le *Sefer Mil'hamot Hachem*, synthèse des principaux problèmes philosophiques de son temps, et son commentaire sur la Bible.



La Tora présente aux hommes un double système, comme s'il existait deux sortes de "mal": un mal bénéfique (le châtiment) et un mal radical (l'abandon). Le premier est une correction sanctionnant une faute et rappelant à l'homme encore juste et bon le droit chemin, pour son propre bien matériel ou spirituel:

### Sefer Mil'hamot Hachem (IV, 6)

Il arrive que Dieu inflige des maux aux bons pour les protéger contre des maux plus graves (...) et que Dieu envoie providentiellement des maux aux bons pour les arracher à une faute légère dans laquelle ils tendent à s'enfoncer, etc.

Le châtiment est encore une forme de sollicitude, il témoigne d'un effort pédagogique. Mais, lorsqu'il n'y a plus rien à espérer d'un individu profondément enfoncé dans le mal, aucune sanction n'est plus alors pertinente. Cet individu est ainsi livré aux déterminismes qui ont cours en ce bas monde: pour Ralbag, le déterminisme astral; pour nous, les déterminismes historiques et sociaux. Il en va de même de l'histoire des peuples et de l'histoire du monde. L'humanité est alors condamnée au hasard, qui constitue la pire malédiction puisque la fortune déroule ses aléas selon une injustice foncière, jour après jour. Selon Rambam, c'est le

pire qui puisse arriver à l'humanité, la menace ultime, mais ô combien réelle:

### Guide des Egarés 1, 23

Il est dit: "Je m'en irai, je retournerai vers mon lieu" (Osée 5, 15), ce qui signifie que la majesté divine, qui était au milieu de nous, se retirera de nous, et en conséquence, la providence nous fera défaut, comme l'a dit (Dieu) en nous menaçant: "Je les abandonnerai, je leur déroberai ma face, et il deviendra la pâture de chacun" (Deutéronome 31, 17); car lorsque la Providence manque à l'homme, il est livré à lui-même et reste un point de mire pour tout ce qui peut survenir par accident, de sorte que son bonheur et son malheur dépendent du hasard. Combien cette menace est terrible! C'est celle qu'on a exprimée par ces mots: "Je m'en irai, je retournerai vers mon lieu."

Il reste cependant à comprendre le caractère inexorable de ce processus qui enchaîne la pratique de l'idolâtrie au retrait de la providence divine. **Selon Rambam, il est évident que Dieu ne change pas. Ce n'est pas lui qui décide d'octroyer ou de retirer sa providence, de diriger le monde selon la justice ou de l'abandonner au hasard ou aux déterminismes vides de sens. Seul l'homme change, modifie son rapport à Dieu et au monde. Seul l'homme a une histoire.**

Il s'agit bien, toutefois, des péripéties de la providence divine, et non simplement de la chronique des mœurs et des conduites humaines. L'originalité spirituelle et morale de la Tora est, en effet, de ne pas limiter l'histoire humaine aux seules pratiques sociales et politiques. L'aventure humaine enveloppe aussi une "histoire métaphysique", chronique rigoureuse de notre relation au Dieu Transcendant. C'est dans cette dépendance et cette corrélation spirituelle que se déploie l'histoire de l'alliance dans laquelle s'inscrit le texte du Deutéronome.

Cette dépendance et cette corrélation sont celles qu'entretient l'intellect humain avec l'idée de Dieu. Les incidents de la Providence, les péripéties de la présence divine en ce monde, sont le reflet des aventures intellectuelles des hommes. Penser rigoureusement l'idée de Dieu, c'est s'attacher à cette pensée en lui associant ses autres représentations. En percevant leur propre existence et celle du monde au regard du Créateur, les hommes se placent eux-mêmes sous la protection divine. L'idée de Dieu est réelle, agissante. Sa conception n'est pas simple acte cognitif, c'est une force qui traverse les pratiques humaines et inscrit l'existence de chacun dans l'ordre de l'univers qui découle de Dieu. En renonçant à cette idée, y compris par oubli, parce que l'on sert d'autres causes, notre esprit s'écarte de Dieu et sa providence se retire dans les mêmes proportions.

### Guide des Egarés 3, 51

Maintenant se présente à moi une réflexion très remarquable, au moyen de laquelle certains doutes peuvent être levés et par laquelle se révèlent certains mystères métaphysiques. Nous avons déjà exposé, dans les chapitres "de la Providence", que la Providence veille sur tout être doué d'intelligence, selon la mesure de son intelligence. Par conséquent, l'homme d'une perception parfaite, dont l'Intelligence ne cesse jamais de s'occuper de Dieu, est toujours sous la garde de la Providence; mais l'homme qui, quoique d'une perception parfaite, laisse sa Pensée, dans certains moments, inoccupée de Dieu, n'est sous la garde de la Providence que dans les moments seuls où sa pensée est à Dieu, tandis qu'elle l'abandonne dans les moments de ses préoccupations. Cependant la Providence ne l'abandonne pas alors comme elle abandonne celui qui ne pense jamais; elle ne fait que s'éteindre, parce que cet homme d'une perception parfaite ne possède point, dans les moments de ses préoccupations, l'intellect en acte, et qu'il n'est intelligent qu'en puissance prochaine, semblable à un écrivain habile au moment où celui-ci n'écrit pas. Ainsi donc, celui qui n'occupe jamais sa pensée de Dieu est semblable à quelqu'un qui se trouve dans les ténèbres et qui n'a jamais vu la lumière, comme nous avons expliqué les mots: "Et les impies périssent dans les ténèbres" (I Samuel 2, 9); celui qui perçoit Dieu et se livre tout entier à cet objet de sa pensée est comme quelqu'un qui se trouve entouré de la lumière du soleil. Enfin celui qui pense, mais qui est préoccupé, ressemble, au moment de ses préoccupations, à quelqu'un qui se trouve dans un jour de brouillard et qui ne reçoit pas les rayons du soleil à cause des nuages qui lui interceptent le jour.

La pensée, l'intellect, sont le lien vivant entre l'homme et Dieu. Ce lien décide seul du cours suivi par nos existences, en les plaçant sous sa providence ou en les en retirant. Penser, contrairement à l'opinion commune, est la seule tâche proprement divine en l'homme (ou proprement humaine en l'animal social et politique, ce qui revient au même). En pensant, l'homme réalise son être, et s'attache la lumière de la Vérité. La providence ne veille donc pas de la même façon sur l'humanité, et son effet varie proportionnellement au degré de pensée et de vérité atteint par les hommes. Du coup, au cours de sa vie, un même homme peut gagner ou perdre la protection divine, en fonction du cours suivi par son esprit et ses préoccupations majeures.



### Guide des Egarés 3, 51

C'est pourquoi il me semble que tous ceux d'entre les prophètes, ou d'entre les hommes pieux et parfaits, qui furent frappés d'un des maux de ce monde, ne le furent que dans un moment où ils oubliaient Dieu, et que la grandeur du malheur était en raison de la durée de cet oubli ou de l'indignité de la chose dont ils étaient si préoccupés. S'il en était réellement ainsi, cela résoudrait la grande difficulté qui a amené les philosophes à nier que la Providence divine veille sur chaque homme individuellement et à assimiler (sous ce rapport) les individus humains à ceux des autres espèces d'animaux; car la preuve qu'ils allèguent pour cela, c'est que les hommes pieux et vertueux sont parfois frappés de grands malheurs. Le mystère qui est là dessous se trouverait ainsi éclairci, même selon les opinions des philosophes; la Providence divine veillerait perpétuellement sur l'homme favorisé de cet épanchement divin dont sont gratifiés tous ceux qui travaillent pour l'obtenir. En effet, lorsque la pensée de l'homme est parfaitement pure, lorsqu'il perçoit Dieu, en employant les véritables moyens, et qu'il jouit de ce qu'il perçoit, il n'est pas possible qu'une espèce de mal quelconque vienne jamais frapper cet homme; car il est avec Dieu et Dieu est avec lui. Mais, lorsqu'il se détourne de Dieu et se dérobe en quelque sorte à ses regards, Dieu se dérobe à lui, et il reste alors exposé à tous les maux qui peuvent par accident venir le frapper; car ce qui appelle la Providence et ce qui sauve des flots du hasard, c'est cet épanchement de l'intelligence (divine), qui s'est dérobé pendant un certain temps à tel homme pieux et vertueux, ou qui n'est jamais arrivé à tel autre, vicieux et méchant, et c'est là pourquoi ils ont été l'un et l'autre atteints des coups du hasard.

En un siècle dominé par l'absence revendiquée de toute pensée métaphysique, par le refus systématique de concevoir une autre sphère humaine que celle des domaines sociaux et politiques, il va de soi que la contingence intégrale est le destin commun. L'abandon et le Voilement de la Face ne sont que les conséquences d'un siècle résolument anti-métaphysique, qui refoule tout questionnement dans cette direction, qui s'affirme avec certitude libéré de la religion, sans savoir aucunement de quoi il parle.

### Guide des Egarés 3, 51

Cette croyance, je la crois également confirmée par le texte du Pentateuque. Dieu a dit: "Je leur déroberai ma face, et il deviendra la pâture de chacun, et nombre de maux et d'angoisses viendront l'assaillir. Alors il se dira: En vérité, c'est parce que mon Dieu n'est plus au milieu de moi que je suis en butte à ces malheurs (V. 17). Il est évident que, s'il dérobe sa face, c'est nous qui en sommes la cause, et que ce voilement est notre œuvre, comme il est dit: "Mais alors même, je persisterai, moi, à dérober ma face, à cause du grave méfait qu'il aura commis en se tournant vers des dieux étrangers" (V. 18). Il est hors de doute que ce qui est dit de la communauté s'applique aussi à un seul; il est donc clair que, si un individu humain est livré au hasard et exposé à être dévoré comme les animaux, la cause en est qu'il est séparé de Dieu par un voile. Mais, si "son Dieu est en lui", aucun mal ne peut lui survenir, comme il est dit: "Ne crains rien, car je suis avec toi, ne sois pas éperdu, car je suis ton Dieu" (Isaïe 41, 10), et comme il est dit encore: "Quand tu traverseras les eaux, je serai avec toi; les fleuves, ils ne t'entraîneront point" (43, 2), où le sens est: "quand tu traverseras les eaux, accompagné par moi, les fleuves ne t'entraîneront pas." En effet, quiconque s'est rendu digne de recevoir l'épanchement de cette Intelligence se trouve sous la garde de la Providence et à l'abri de tous les maux, comme il est dit: "L'Éternel est pour moi, je ne crains rien; que me ferait l'homme?" (Psaumes 118, 6) et comme il est dit encore: "Confie-toi à lui et tu seras en paix" (Job 22, 21), c'est-à-dire: tourne-toi vers lui et tu seras préservé de tout mal.



### Pistes de réflexions et débats

1. Le destin d'Israël annoncé par la Tora n'est pas toujours aussi évident qu'on l'a dit. D'abord, comme le fait remarquer Rachi, les dévoilements et les malheurs d'Israël ne commencent pas immédiatement après la mort de Moïse.

#### רש"י דברים פרק לא פסוק כט

אחרי מותי כי השחת תשחתון: והרי כל ימי יהושע לא השחיתו, שנאמר (יהושע כד, לא) ויעבדו בני ישראל את ה' כל ימי יהושע. מכאן שתלמידו של אדם חביב עליו כגופו, שכל זמן שיהושע חי נראה למשה כאלו הוא חי

#### Rachi sur Deut 31, 29

"Après ma mort vous irez dégénéralant": Ils ne se sont pourtant pas pervertis de toute la vie de Josué, comme il est écrit: "Le peuple a servi l'Eternel toute la vie de Josué" (Juges 2, 7). D'où l'on déduit que le disciple de quelqu'un lui est aussi cher que lui-même: Moïse avait l'impression qu'il continuerait à vivre pendant tout le temps que vivrait Josué.

2. La remarque de Rachi peut être prise en deux sens. Soit, comme une relation personnelle et privée, qui ne touche que le jugement du maître, c'est-à-dire de Moïse. La prophétie resterait donc littéralement vraie: à la mort du disciple direct et personnel du maître, le peuple se détourne de Dieu. Il faut alors souligner que, dans ce cas, seule la présence de Moïse donnait consistance à l'alliance avec Dieu. Seule sa "personne" donnait à Israël les moyens de s'attacher à l'enseignement de la Tora. Et sa disparition (à travers son disciple direct et personnel) laisse Israël orphelin. La dégénérescence inexorable d'Israël est que nul ne peut, en réalité, remplacer le seul maître véritable, Moïse.
3. Soit la remarque est prise en un sens large: tous les disciples de Moïse, et non seulement son élève personnel, sont susceptibles de prendre cette place. Puisqu'une relève est possible, puisque Josué l'a fait, d'autres peuvent peut-être aussi le faire. Mais il se trouve que cela ne se produit pas régulièrement, mais seulement par intermittence. L'histoire du peuple juif serait alors une répétition, peut-être sans fin, de renaissance et de déclin, en fonction de la qualité des maîtres d'Israël.
4. L'idée ou la pensée de Dieu dont parle Rambam ne se réduit pas à une simple connaissance, ou à une simple cogitation. Penser à Dieu, c'est réellement être avec lui. Certes, lorsque l'on est " avec quelqu'un en pensée", on est à la fois proche et loin de lui. Proche, car on pense à lui. Loin, car on vit alors un écart physique et sensible avec lui. Mais, il n'existe aucun rapport physique ou sensible avec Dieu. La pensée que l'on a de lui est donc le seul lien que l'on peut entretenir avec lui. C'est pourquoi Rambam écrit (Guide 3, 51):

"Nous t'avons déjà exposé que cet intellect qui s'épanche sur nous de la part de Dieu est le lien qui existe entre nous et lui. Il dépend de toi, soit de fortifier et de consolider ce lien, soit de l'affaiblir et de le relâcher petit à petit, jusqu'à le défaire. Ce lien ne peut se fortifier que lorsqu'on en fait usage pour aimer Dieu et pour s'approcher de lui, comme nous l'avons exposé; il s'affaiblit et se relâche quand tu occupes ta pensée de ce qui est en dehors de lui. Il faut savoir que, lors même que tu serais l'homme le plus savant en vraie métaphysique si tu détournes ta pensée de Dieu et que tu t'occupes tout entier de ta nourriture ou d'autres affaires nécessaires, tu as coupé ce lien qui existe entre toi et Dieu, et tu n'es plus avec lui, de même qu'il n'est plus avec toi; car ce rapport qui existait entre toi et lui a cessé de fait dans ces moments là."

- Il faut lire sur ce sujet l'ensemble du chapitre 51, trop long pour être rapporté ici, mais qui touche le cœur de la question.
- Si l'on veut réfléchir, cependant, à un exemple plus "concret", il suffit de penser à l'exercice que représente la prière. Celle-ci condense la plupart des notions et des difficultés entrevues ici. Car prier consiste à occuper son esprit avec l'idée de Dieu, se tourner vers elle, et se lier au réel de cette idée par un discours et une attente spécifique.



## Conclusion

Léo Strauss faisait remarquer que, contrairement aux déclarations à l'emporte pièce et aux rodomontades de l'esprit contemporain, la disparition de l'idée de Dieu ne résulte pas d'une démonstration ni même d'une argumentation rigoureuse soucieuse d'en établir l'inanité. De telles argumentations n'existent pas. L'idée de Dieu, disait-il en substance, s'est plutôt trouvée gorgée de ridicule sous les quolibets voltairiens dont les croyants se voyaient régulièrement affublés. Dieu disparut ainsi de la scène sociale sur laquelle la culture se donne en spectacle, simplement parce qu'il est devenu ridicule et malséant de croire en lui (cf. *Maimonide*, p. 21-22, et bien d'autres occurrences).

L'analyse est pertinente à bien des égards. Il n'existe, certes, aucune démonstration ni aucune argumentation contre la foi. Il existe cependant une suspicion subjective contre le croyant, accusé d'imposture et de recourir à la foi comme à un refuge infantile. L'argument n'est pas illégitime, mais il se retourne aussi contre celui qui en use. Le juvénile et l'imposture servent toutes les causes, il suffit qu'elles soient prometteuses. En bref, tout cela ne règle rien.

A travers l'analyse de Rambam, une autre démarche est proposée. Elle implique évidemment, en premier lieu, de questionner l'être à partir de l'idée de cause, selon l'antique démarche métaphysique héritée de la philosophie. Le monde a-t-il une cause et laquelle? Sinon, l'existence est-elle absolument contingente? La plupart des philosophes des nations ont articulé directement ou indirectement cette question. En entreprenant cette interrogation, le judaïsme déplace toutefois le terrain. La question de la contingence et de la causalité n'est pas l'affaire de l'être comme telle ni de la nature. La question de la contingence est aussi la question du sens. Elle n'est pas posée dans l'être, inscrite en lui comme sa nature. Elle résulte d'un choix humain.

C'est, si l'on veut, d'une certaine façon, la "folie" du judaïsme. Car la thèse de Maïmonide n'est pas psychologique, il ne veut pas dire que les hommes croient ce qu'ils veulent et que leur représentation du monde dépend de leur croyance. Cela on ne le sait que trop bien. **Il veut dire que leur rapport *intellectuel* à l'idée de Dieu, rapport entrepris et soutenu librement, détermine l'être provident ou contingent du monde qui nous entoure.** Physique et métaphysique seraient ainsi liées par des modalités singulières, propres à chacun. En sorte que, par le contenu effectif de sa pensée, l'intellect en l'homme détermine le mode d'être des phénomènes, leur statut ontologique et leur sens.